

SEMINAIRE A LA BERTAIS

THEME I : INTRODUCTION A L'ANTHROPOLOGIE TERNAIRE

L'intitulé de cette première de nos cinq conférences de cette session est donc : « *Les fondamentaux de l'anthropologie ternaire* ». Ce titre désigne, en quelque sorte, notre objectif de ce matin : c'est la connaissance de ces fondamentaux que nous visons. Mais, pour progresser vers un point, il faut bien partir d'un autre.

Or donc, écoutez bien, en voici un qui me paraît tout à fait convenable. *Ecoutez*, ou plutôt *fermez les yeux et regardez*, car il s'agit d'une image. D'une image au reste bien connue. Celle du poisson qui nage dans son aquarium, mais qui ne sait pas qu'il y est, pour la bonne raison qu'il n'en est jamais sorti. Or, je ne le crois pas, mais j'en suis sûr, absolument, tel n'est certainement pas votre cas : une fois au moins dans votre vie, vous avez eu la tête hors de l'eau ! Autrement dit : une fois au moins vous avez fait l'expérience de l'esprit. Et cela je peux dès à présent l'affirmer, sans même vous connaître, ni ne vous avoir jamais rencontré. De cela, la preuve évidente et suffisante est votre présence ici. Vous connaissez tous en effet la sublime parole héritée de saint Augustin et reprise par Pascal : « *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé* ». De cette parole, vous êtes à mes yeux la magnifique illustration.

En vue de découvrir et mieux comprendre l'anthropologie fondée sur la distinction du corps, de l'âme et de l'esprit, nous progresserons en quatre temps. Je commencerai tout d'abord par préciser quelques aspects de vocabulaire. Puis, dans une seconde partie, je présenterai le paradigme anthropologique ternaire considéré dans sa structure. Ensuite, dans un troisième temps, je camperai à grands traits cette « naissance nouvelle » sans laquelle, selon le paradigme précédent, à défaut d'être né à ce qui justement le définit, l'homme n'existe pas en tant que tel. Enfin, nous situerons la conception conditionnelle de l'immortalité inhérente à cette même anthropologie. Car les trois traits fondamentaux de cette dernière sont effectivement : une *saisie ternaire* du composé humain, une *acception ontologique* de la nouvelle naissance et une *compréhension conditionnelle*, ou optionnelle, de l'immortalité.

I – Quelques notions préalables

Je reviendrai, tout à l'heure, comme il convient, sur les notions d'âme et d'esprit, telles qu'elles sont entendues classiquement dans l'anthropologie ternaire. Mais je désire, dès à présent, lever une double équivoque fondamentale qui, peut-être, déjà grève notre communication.

En premier lieu, il convient que vous n'accordiez au mot « âme » - contrairement à l'habitude - aucune signification religieuse, spirituelle, ou bien affective et romantique. Le mot « âme » signifie ici simplement : *le mental, la part psychique de l'être*. Quant à *l'esprit*, à l'inverse, gardez-vous bien de l'assimiler à des qualités ou fonctions psychiques telles : la pensée, l'intelligence, où bien comme désignant l'ensemble des facultés psychologiques de la personne. Car l'esprit dont nous parlons est une réalité mystérieuse spécifiquement religieuse ou spirituelle. Nous y reviendrons.

Nous parlons donc, vous l'avez bien entendu, d'*anthropologie*. Mais ce terme ne désigne pas, dans notre propos, la discipline scientifique du même nom mais, de manière bien plus ponctuelle, *une compréhension, une conception, une représentation de l'homme* élaborée par une civilisation, une religion, une philosophie, voire par un auteur. C'est en ce sens que nous parlerons d'*anthropologie grecque* ou bien de celle de saint Jean.

L'adjectif *ontologique* qualifiera pour nous une composante, une caractéristique, une qualité essentielle ou substantielle, c'est-à-dire encore *une qualité strictement nécessaire à la définition d'un être*. Et ceci qu'il s'agisse de l'être de l'homme, de celui d'une pivoine, d'un rouge-gorge ou d'un triangle.

Nous devons, en outre, bien voir ceci. L'*anthropologie dualiste*, ou *binaire*, telle que nous l'entendrons, authentifie en l'homme, sans pour autant les opposer nécessairement, deux dimensions ontologiques et deux seulement : *physique* et *psychique*, *matérielle* et *mentale*, soit le *corps* et *l'âme*. Soit ces deux et seulement ces deux. A l'inverse, l'*anthropologie ternaire*, *tripartite*, ou *spirituelle* – certains disent encore « holistique » - affirme qu'il n'y a d'homme accompli que tissé, non plus de deux, mais de trois modalités : le *corps*, *l'âme* et *l'esprit*.

Mais il faut concevoir ces deux conceptions, ces deux anthropologies, pour ce qu'elles sont : elles sont ce que les scientifiques appellent des *paradigmes*, autrement dit des « *systèmes de représentation du réel qui permettent de le définir et d'avoir prise sur lui* ». Ce qui ne signifie nullement qu'ils décrivent la réalité telle qu'elle est. Je ne peux pour l'heure m'étendre sur cet aspect, mais cela est sans gravité puisque nous reviendrons plus en détail sur cette notion fondamentale de « *paradigme anthropologique* » au début du troisième exposé.

Ceci noté, et bien qu'accordant peu de prix à l'érudition considérée pour elle-même, je ne crois pas inutile de vous demander de garder en mémoire les deux précisions que voici. Elles concernent l'histoire et l'étude des civilisations comparées.

Il y a, tout d'abord, que la compréhension anthropologique binaire ou dualiste, disons depuis la Renaissance, tend à dominer entièrement la civilisation occidentale, que ce soit dans ses pratiques et institutions scolaires, universitaires, scientifiques, laïques, ou bien confessionnelles et religieuses. De vous remémorer votre éducation familiale, ou vos années de lycée, suffira d'ailleurs à vous en convaincre. Mais vous pourrez aussi vérifier aisément que tous les grands noms des sciences humaines, et notamment de l'anthropologie, tels

Claude Lévi-Strauss, Marcel Mauss, Emile Durckheim, Sigmund Freud,..., tous ramènent le « fait humain total » aux deux seules dimensions qu'ils sont capables d'en apercevoir : soit les dimensions physique et psychique, matérielle et mentale.

Il y a ensuite que, dans l'Antiquité, et pas seulement chrétienne, il en allait de manière entièrement différente. Ainsi A. J. Festugières, éminent historien de la pensée religieuse, nous apprend qu'au premier siècle de notre ère, tout autour de la Méditerranée, le vécu tripartite était de loin le plus général. De l'anthropologie correspondante, il nous affirme qu'en ces temps là le moindre écolier la savait. Au vrai, il apparaît ceci, qui est capital et que je vous demande de garder déjà bien présent à l'esprit. Savoir que l'empreinte de l'anthropologie ternaire se remarque aussi bien en Occident qu'en Orient, aussi bien dans le judaïsme, le christianisme et l'islam que dans l'hindouisme, le bouddhisme et le taoïsme. Aussi bien à l'ombre des Pyramides que dans les religions à Mystère grecques, aussi bien dans le platonisme que dans le néo-platonisme, ou le stoïcisme. Au vrai, le vécu tripartite se montre comme une donnée humaine quasiment universelle. Il n'appartient, en propre, à aucune religion, aucune tradition, aucune philosophie, aucune école, aucune période de l'histoire. Sur la généralité, voire l'universalité de ce vécu nous reviendrons aussi dans notre troisième exposé.

Avant d'entrer sans retour dans le vif du sujet, je voudrais enfin éviter deux contresens. Le premier serait de penser – comme souvent des théologiens catholiques mal intentionnés veulent nous le faire croire – qu'adopter la vision ternaire de l'homme équivaut à *découper celui-ci en trois morceaux*. C'est là un très mauvais procès. Il est bien évident que distinguer le corps, l'âme et l'esprit n'équivaut nullement à accorder à chacun une existence séparée des deux autres. Pas plus la forme, la couleur, ou la saveur d'un citron, d'une cerise, ou d'une fraise, n'a d'existence en soi.

Le second contre-sens, plus insidieux, est celui-ci. Il est d'assimiler, sans plus de précaution, l'anthropologie tripartite ou ternaire à *une conception religieuse* et l'anthropologie binaire ou dualiste à *une conception laïque, scientifique ou athée*. En fait, la réalité est bien plus subtile. Suffira à en témoigner ici que l'anthropologie du bouddhisme qui, à maints égards, est une philosophie athée, est ternaire. Et, qu'à l'inverse, celle du catholicisme romain, telle qu'elle s'exprime dans son dernier catéchisme de 1992, est binaire puisque, contrairement à l'âme et au corps, elle n'accorde à l'esprit humain aucune réalité substantive. Son vocabulaire même suffit à le prouver, qui n'envisage cet esprit que sous forme adjectivale et qualificative. Ces quelques précisions étant fournies, nous pouvons maintenant entrer dans le vif du sujet. Soit donc :

II – La structure ternaire

Il me faut dire un mot sur chacune des trois composantes prises séparément. Mais nous sommes bien d'accord sur le fait qu'il s'agit là d'une simple commodité de présentation, puisque nous savons d'expérience qu'aucun de ces trois termes n'existe en lui-même. Il n'est,

en effet, de *corps vivant qu'animé par une âme*, il n'est d'*âme qu'animant un corps* et d'*esprit que spiritualisant une âme et un corps*. A ce sujet, je ferai aussi remarquer d'emblée que ces trois modalités de l'être humain se présentent comme entretenant entre-elles des rapports tout à fait semblables à ceux de l'air et de la lumière. A savoir qu'elles se montrent toujours *parfaitement unies*, mais sans *nulle confusion*, et toujours *parfaitement distinctes*, mais sans *nulle séparation*. Ce qui est possible parce que nous avons affaire là, ainsi que le disait Blaise Pascal, à des modalités appartenant à trois « ordres de réalité » différents.

Le corps tout d'abord. Eh ! bien, le corps ouvre précisément sur le premier ordre de réalité, soit le *monde physique, sensible*. Par ses cinq sens, il ouvre sur l'*ordre de réalité matériel*, on dit encore le monde *des objets*. Mais le corps n'est pas seulement « ouverture » et « sensation » : il est aussi « mouvement » et « action ». Par ses membres et organes, il permet d'agir sur le monde physique. Le corps est, pour la personne, son *interface* avec le monde extérieur : par lui elle peut *s'exprimer* dans ce monde, par lui encore ce dernier peut *s'imprimer* en elle. Par bien des côtés, le corps peut être valablement comparé à un scaphandre adapté au milieu où il a à évoluer.

Dans notre milieu physique, le corps est *pondéral, matériel*. Mais peut-être cela lui est-il nullement essentiel. On peut, en effet, le penser d'abord comme une *figure*, une composante principalement *formelle* ou *énergétique*, laquelle serait plus ou moins matérielle suivant l'ordre de réalité où le sujet doit vivre et se manifester. En sorte que certains des organes que nous lui connaissons actuellement pourraient ne pas lui être essentiels. Nous effleurons-là une distinction délicate sur laquelle je ne peux m'étendre : celle séparant le « corps-sujet » du « corps-objet », ou encore du « corps-que-l'on-est » et du « corps-que-l'on-a ». Cependant, quoiqu'il en soit de l'intérêt d'une telle distinction, elle ne doit pas faire perdre de vue qu'il n'est de corps vivant qu'appartenant *à un sujet* et que, certainement, la fonction première du corps, sous quelque modalité que ce soit, est de permettre de localiser et d'identifier le sujet dont il manifeste la présence.

L'âme maintenant. Vous l'avez compris, le corps dont on vient de parler ne pourrait remplir la moindre de ses fonctions s'il n'était vivant. Autrement dit : *animé*, c'est-à-dire encore ayant part à une *âme* dont il bénéficie. Car âme, en latin, se dit *anima*. Etymologie qui suffit d'ailleurs à prouver que, par définition, et par excellence, l'animal a une âme. Mais l'étymologie grecque est ici aussi riche d'enseignement. Car « âme » en grec se dit *psykhe*. L'âme, en ce sens qui est son sens originel et qui sera le notre, n'est donc autre que cette part de l'homme qu'étudie la « psychologie ». Autrement dit, et ainsi que je l'ai déjà annoncé elle n'est autre que *la psyché, le psychisme, le mental*. Vous le voyez, nous sommes loin de l'acception romanesque, sentimentale et dénaturée du mot. Loin aussi de son acception cléricale, dévote et pieuse. Ceci remarqué, nous retiendrons utilement de l'âme humaine les quatre traits que voici.

1 - De même que le corps est fait *d'organes* et qu'il exerce différentes *fonctions*, l'âme, pour sa part, est composée de différentes *instances psychiques* (Ca, Moi, Soi, Surmoi,

inconscient, etc.). Elle se définit aussi par ses différentes *facultés* : cognitives, affectives, volitives, instinctives, etc.

2 - Il n'existe pas plus d'âme sans corps, que de corps sans âme. Celle-ci forme, avec celui-là, une « uni-totalité ». Ce qui, nonobstant, ne les empêche nullement d'être par essence irréductibles l'un à l'autre : le monde des os, des cartilages, des viscères, des liquides physiologiques n'est certainement pas celui des pensées, des souvenirs, des idées, des rêves. Une preuve : les yeux du corps ne voient pas les idées et celles-ci n'en existent pas moins. Nous l'avons dit : le corps et l'âme sont parfaitement unis, mais sans nulle confusion. Et en même temps, ils sont parfaitement distincts, mais sans nulle séparation.

3 - De même que le corps, l'âme est aussi « ouverture » et « action » sur un monde particulier : à savoir le *monde des sujets*, celui des *réalités intelligibles*. En effet, seule mon âme peut m'ouvrir sur la votre, sur votre personne, et me permettre de « l'intelliger » de la « lire de l'intérieur ». Mais mon âme peut aussi, si elle le désire, « agir » sur la votre. Ceci par l'intermédiaire du langage, parlé ou non. Elle n'est pas seulement « intellection », elle est aussi « action ».

4 - On considère, enfin, que l'âme est le lieu (ou la substance) de notre *intériorité*, de notre *moi*, de notre *personne*, ou ce qui est dire encore une même chose : le lieu de notre *liberté*. Parce qu'elle occupe une situation intermédiaire entre le corps et l'esprit, l'âme a par exemple la liberté de n'accorder de valeur et de sens véritables qu'à ce qui lui vient du corps. Auquel cas, qu'elle le veuille ou non, elle contribue à la *matérialisation* et à l'*objectivation* du monde. Et c'est bien ce que fait la société moderne, à coup de statistiques, de quantification, de mécanisation, d'informatisation et de robotisation. Sur ce sujet le Pape Jean-Paul II était d'une extrême lucidité. Il n'est pas sot de dire de l'âme, ainsi inféodée au corps, qu'elle fait monter « l'enfer sur la terre ». Mais, à l'inverse, l'âme tournée vers l'esprit et aimantée par lui peut contribuer à *spiritualiser* le monde et ainsi faire descendre le « ciel sur la terre ».

Et nous voici, maintenant, devant l'aporie suprême, car c'est de **l'esprit aussi** dont il nous faut bien parler. Afin de faire pressentir la difficulté en question j'aime à citer deux mystiques qui sont, je crois, parmi les plus grands que l'humanité ait connus. C'est dire qu'ils parlent de l'esprit en connaissance de cause. Le premier est hindou et vivait au VIII^e siècle de notre ère. Le second est allemand et vécut de 1260 à 1327. Il s'agit de Shankara et de Maître Eckhart. Shankara disait de l'esprit qu'il est « *ce devant quoi les mots reculent* ». Et Maître Eckhart que « *nul ne comprend ce que l'on en dit qui ne le connaît déjà* ». Nous voilà donc averti de la difficulté, voire de l'impossibilité, qu'il y a à parler utilement de l'esprit à ceux qui l'ignorerait totalement.

Mais, bien heureusement, tel n'est pas votre cas. En effet, rappelez-vous ce que je disais en introduction : il est certain, qu'une fois au moins dans la vie, vous avez eu la tête hors de l'eau. Raison pour laquelle je vais me risquer à vous dire ce qui suit, tout en vous demandant de bien vouloir garder en tête, comme en toile de fond, le propos suivant tenu par le philosophe russe Nicolas Berdiaev dans son grand livre *Esprit et Liberté* : « *L'esprit est*

précisément le lieu de rencontre de la nature divine et de la nature humaine. Cette rencontre est le phénomène originel (...). Il n'existe pas de vie spirituelle sans Dieu, avec la seule nature humaine. » (p. 55)

Nous le comprendrons mieux bientôt : l'esprit étant ce lieu en l'homme où ce dernier s'enracine en Dieu et où Dieu se déploie en lui, l'esprit humain, bien qu'humain, participe de l'Incréé et de l'Infini et par conséquent ne peut véritablement *se définir*. Cependant, si nul ne peut le définir précisément, on peut néanmoins *le pressentir*. Et, me semble-t-il, on peut aider grandement ce pressentiment à se dessiner de manière plus nette en commençant par camper la situation de l'esprit par rapport à celle de l'âme.

Tous, tout à l'heure, vous avez entr'aperçu la « distance incommensurable » qui sépare le monde des idées et des rêves de celui des intestins, des os et des muscles. Eh ! bien, représentons-nous déjà, en suivant le judicieux conseil de Blaise Pascal, que la « distance » séparant le monde de l'esprit de celui de l'âme est encore « *infiniment plus infinie* » que la précédente. Ce sont là les propres termes de Pascal qui lui aussi savait d'expérience de quoi il retourne. Certes, la notion de « distance » qu'il emploie est quantitative et géométrique. Elle est ici très imparfaite, mais elle aide malgré tout à mettre les choses en place. Et de même en va-t-il encore de la belle analogie suggérant que *le corps* ne délivrerait du réel qu'une image à *une seule dimension*, à la manière d'une simple ombre projetée sur une corde à linge, suggérant ensuite que *l'âme* en donnerait une image plane, une image à *deux dimensions*, telle une photographie, et qu'enfin seul *l'esprit* en proposerait une représentation complète, en relief, à *trois dimensions*.

Mais, pour esquisser les rapports de l'esprit et de l'âme, il existe bien d'autres analogies visuelles dont certaines sont encore plus suggestives. Tel est le cas, par exemple, de l'analogie de *la figure cachée*, de celle de *l'anamorphose*, ou encore de celle de *l'image plane tridimensionnelle*. Je ne peux les présenter maintenant mais nous pourrions peut-être y revenir plus tard. Pour l'instant, je me contenterai de faire remarquer une immense qualité de ces analogies qui, toutes, expliquent que le monde vu par la grâce de l'esprit n'est nullement *un autre monde* que le monde ordinaire, mais bien *le même monde* perçu et vécu à une toute autre profondeur et lesté d'une toute autre signification.

Mais on peut prolonger la mise en parallèle du corps, de l'âme et de l'esprit de bien d'autres manières encore. En poursuivant par exemple le sillon déjà creusé tout à l'heure. Car si l'âme, à la manière du corps, est d'un côté « ouverture » ou « fenêtre », et de l'autre « activité » et « action », il en va très exactement de même de l'esprit. Ainsi, si le corps ouvre sur *le monde physique* par *la sensation*, si l'âme ouvre sur *le monde psychique* par *l'intellection*, l'esprit, lui, ouvre sur *le monde spirituel*, entendons le monde réel, total, à trois dimensions, il ouvre sur ce monde par *la contemplation*. Cette symétrie des fonctions du corps et de l'esprit, qui est d'ouvrir l'âme sur des mondes différents du sien, nous sensibilise notamment à cette grande vérité : savoir que, sous l'angle non de l'apparence, mais de l'essence, ceux qui nient l'existence de l'esprit de l'homme sont, au fond, aussi pathétiques et

incongrus, et plus encore, que le seraient des hommes ou des femmes niant l'existence de leur corps.

Suivant les époques et les courants de pensée, le monde spirituel est revêtu de noms différents. Pour les philosophes, il est le monde *des essences* et non plus *des seules apparences*. Il est le monde de l'Un de Plotin, celui des Idées de Platon. En bref il s'agit du monde des « réalités en soi » (ce monde que Nietzsche avait en horreur). Qui le voit, connaît plus clairement la raison ultime des choses, leur début et leur fin. Contrairement au monde ordinaire, ce monde est : *non-local*, *atemporel*, *immatériel* et, par suite, *acausal*. D'où l'étonnement, voire la stupeur, mais aussi le ravissement de ceux auxquels il se laisse parfois aimablement entrevoir. Suivant les religions, suivant les auteurs inspirés, il sera : le « Royaume des Cieux » de saint Matthieu, le « Royaume de Dieu » de Marc, Luc et Jean, le « troisième ciel » de saint Paul, le « Brahman » de l'hindouisme, le « Nirvana » du bouddhisme, le « Tao » du taoïsme, la « Terre pure » de l'amidisme, etc. Mais il faut en être certain : ce monde spirituel n'est pas un « au-delà » de notre monde. Il ne fait pas nombre avec ce dernier. Ainsi que je le disais plus haut, il est le même, mais vécu différemment. Ou, plutôt, et nous le comprendrons mieux plus tard : il est le même mais vécu par un être qui n'est plus le même.

Je disais que l'esprit est non seulement « perception », mais aussi « action ». Le corps agit mécaniquement par *ses gestes*. L'âme par le *langage*. Le mode d'action de l'esprit est lui plus subtil. Il semble parfois ne nécessiter aucune médiation. Il peut agir comme par *simple présence*, par *émanation*, par *rayonnement*. Qui a côtoyé des saints, ou de vrais mystiques, connaît cette impression. Mais peut être l'avez-vous déjà éprouvée.

Quoiqu'il en soit, il n'est question ici que d'action de l'esprit *ad extra*, vers l'extérieur. Or, l'action spirituelle est, premièrement et avant tout, dirigée *ad intra*, vers l'intérieur. Car je l'ai dit : si l'âme *anime* le corps et lui donne vie, l'esprit, pour sa part, *spiritualise* l'âme et le corps. Et, ce faisant, il les *vivifie* aussi. Mais soyons très attentifs et j'y reviendrai tout à l'heure : la vie communiquée par l'esprit ne doit pas être confondue avec celle transmise par l'âme. Cette dernière est la vie naturelle, biologique, soit une vie obligée. Au sens précis des mots, elle est une vie : *imposée, partielle, relative, momentanée*. Alors que celle dispensée par l'esprit est une vie : *libre, totale, absolue et éternelle*. « Éternelle » parce que l'esprit, tout en commençant à transfigurer l'homme qui l'accueille, lui confère déjà par là-même *une immortalité qu'il ne possédait pas*. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet capital.

Jésus, dans l'évangile de Jean, en son chapitre XV, qui est sans équivalent dans les synoptiques, propose l'une des images les plus évocatrices qui soient pour aider à mieux concevoir les rapports liant l'esprit de l'homme à l'Esprit de Dieu, l'esprit humain à l'Esprit Saint. Il dit en effet :

« Je suis la vigne véritable et mon Père est le vigneron. Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'ôte et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde pour qu'il en porte d'avantage (...) Je suis la vigne, vous les sarments. Qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits... » (Jn 15,1-5).

Or l'esprit de l'homme est bien, en l'homme, le lieu de cette greffe, le lieu de cette fécondation, par laquelle la nature humaine s'ouvre à la nature divine et l'accueille. Et, inversement, par laquelle la nature divine se donne à l'humaine et en elle se déverse. Selon moi, le symbole classique qui tend à faire comprendre l'esprit comme un *organe de vision* - saint Paul parle des « *yeux illuminés du cœur* » - ce symbole est excellent. Mais l'image de la vigne et du sarment, du cep et du pampre, *le symbole de la greffe*, de la fécondation, est plus excellent encore.

Cependant, tous deux gardent pour inconvénient de comprendre l'esprit sur *un mode instrumental* ; je veux dire de le désigner comme *un lieu*, ou un *organe*, qu'il soit de vision ou de fécondation. Tous deux souffrent en quelque sorte *d'objectiver l'esprit*. Or, il faut absolument dépasser cela, car l'esprit humain est bien autre chose et bien plus que tout cela. Au vrai, il est, au sens juste des mots, *un être, un être vivant, une présence vivante*. Je pourrais aussi bien dire *une personne*. A savoir celle, certes encore virtuelle, mais aussi déjà réelle, qui au tréfonds de notre âme, si mauvais sujet que nous soyons ou voulions être, déjà se dessine et se tisse à la manière du papillon qui doucement se forme et s'éveille au cœur silencieux de sa chrysalide. Mais l'anthropologie ternaire, alors qu'on l'envisage uniquement sous l'angle structural, ne permet pas d'appréhender correctement ce mystère. Pour cela, il est nécessaire d'avoir quelque lumière sur la manière dont elle conçoit *la vie* humaine et notamment sur la manière dont, selon elle, l'homme *vient à la vie*.

III – De la première à la seconde naissance

A croire ce que nos familles et l'université nous ont enseigné de la vie et de l'homme, selon donc le paradigme dualiste, ou binaire, nous sommes nés le jour où nous sommes sortis du ventre de notre mère biologique et il y a que nous sommes définitivement et seulement celui-là qui en est sorti. Il n'y a, à ce sujet, aucune ambiguïté : chacun connaît la date et le lieu de naissance inscrits sur sa carte d'identité. Et de même, chacun se confond avec celui ou celle qu'il voit sur sa photo d'identité. Il n'y a là aucun doute et, suivant l'anthropologie seulement binaire, il ne peut y en avoir. En effet, si l'homme en tant que tel *se définit* par l'heureuse conjonction de son corps et de son âme, alors il est certain que le bébé qui apparaît entre les cuisses de sa mère est *déjà homme*. Il est même, sur le plan de l'essentiel, du définitionnel, un *homme complet, achevé*, puisque l'évidence est qu'il possède déjà un corps et une âme *actuels*, je veux dire en actes, vivants. Il les possède d'ailleurs dès avant sa naissance. Et ceci quand bien même – cela ne change rien sur le plan de l'essence – le corps et l'âme du jeune enfant sont d'évidence immatures et devront par la suite se développer pour se réaliser et devenir adultes. La vie biologique sert d'ailleurs à cela. C'est là du moins une tâche qui lui fait honneur et qui lui donne du sens.

On remarquera, au passage, que la quasi-totalité des institutions laïques et civiles a précisément pour objet de collaborer à cette tâche en aidant les individus tant à développer et cultiver leurs *facultés psychologiques* (intelligence, sensibilité, mémoire, etc.) que leurs

possibilités physiques et corporelles. On notera aussi que, parce que le paradigme binaire est incapable d'assigner à l'existence humaine d'autres buts louables que ces deux là, un inconvénient majeur de la société dualiste est d'engendrer des individus qui - une fois atteint le plafond de leurs possibilités psychiques et physiques (et cette échéance vient toujours très vite) - pensent avoir alors *accompli leur dû* et qu'en conséquence, à partir de maintenant, le reste du monde entier *leur est dû*. Et c'est alors le spectacle navrant que nous connaissons tous, celui de ces gens qui n'ont plus d'autre idéal que de consommer et de consommer toujours plus : des pizzas, des spectacles, du bien-être, des voitures, du sexe, des voyages, de l'art, des informations, de la choucroute, du vin d'alsace,...

Spectacle de personnes qui, en outre, sont tétanisées jusqu'à la moelle par la perspective de la mort puisque l'anthropologie dualiste leur a enseigné à s'identifier pleinement avec la part naturelle de leur être, part dont une composante ontologique, essentielle, définitionnelle – donc vitale, j'ai nommé *le corps physique* – est manifestement vouée à la décomposition. Saint Bernard aimait à évoquer cet avenir implacable en des termes corrosifs, mais salutaires. Il disait : « *Post hominem, vermis. Post vermis, foetor et horror* », soit : « *Après l'homme, le ver. Après le ver, la puanteur et l'horreur* ». Mais nous reparlerons de la mort tout à l'heure. Pour l'instant, revenons à son terme symétrique et presque antonyme : la naissance, et aussi à la vie qui la suit. Ce qui permettra de mettre dans la lumière la plus vive que, sur toutes ces questions essentielles, l'anthropologie dualiste et l'anthropologie ternaire, la chrétienne en particulier, s'opposent frontalement.

Certes, il est évident, pour l'une comme pour l'autre, que la première naissance, la naissance biologique, dote effectivement le nouveau-né d'un corps et d'une âme. Mais, dans la perspective de l'anthropologie ternaire, elle ne lui confère qu'une « part seulement de son humanité », puisque selon elle l'homme, l'homme véritable, complet, réalisé, achevé est indissociablement « corps, âme et esprit ». Or il est patent que la première naissance *ne pourvoit pas l'enfant d'un esprit « actuel »*. Ce dernier est, au mieux, seulement *en germe*, seulement *virtuel*. Ce faisant, nous n'héritons donc jamais de notre naissance biologique qu'une vie *imposée, partielle, relative, momentanée*. « Imposée » parce que nous n'avons pas demandé à venir. « Partielle », parce qu'elle n'anime qu'une part de l'être. « Relative » compte tenu de toutes les pesanteurs et restrictions qui l'oblitérent. « Momentanée », puisqu'à défaut d'être vivifiée à son tour par l'esprit, elle court inéluctablement à sa perte. Perte qu'elle trouvera dans l'anéantissement d'une mort que l'Écriture nomme la « seconde mort » et dont nous aurons bientôt à parler.

Ainsi nous faut-il bien regarder cette chose en face : dans l'optique spirituelle, ou ternaire, quand bien même je serais Einstein, Bac, Rembrandt, Tolstoï et Hölderlin réunis, si je n'ai pas actualisé mon esprit, si je ne l'ai pas mis en œuvre, si je ne lui ai pas fait porter de fruit, je ne suis pas plus humain, pas plus un homme fait, achevé, qu'une larve n'est l'imago dont elle porte la possibilité et la responsabilité. Saint Paul disait cela en ces termes extraordinaires dont vous vous souvenez tous :

« *Quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi (...), quand je distribuerais tous mes biens, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien* » (1 Cor 13, 2-3).

En effet, ainsi que nous allons le comprendre, *l'esprit et l'amour sont un même être*. Et il est sûr qu'aux yeux de saint Paul demeurer une larve, si belle et dodue soit-elle, ou être rien – la larve étant vouée au rien – c'est une même chose. Saint Paul utilise d'ailleurs lui-même et à plusieurs reprises la notion de *métamorphose* pour signifier la seconde naissance, la transformation par laquelle l'être humain, en accueillant et actualisant son esprit, hérite d'une vie fondamentalement différente, non plus *obligée* mais *libre*, non plus *partielle* mais *totale*, non plus *relative* mais *absolue*, non plus *temporaire* mais *éternelle*.

Saint Irénée, le premier et plus grand théoricien de l'anthropologie ternaire, accordait bien sûr une place suréminente à la distinction des deux naissances. Il disait, et nous comprendrons bientôt le sens fulgurant de cette vision, que par *la première naissance* nous héritons de *la mort* et par *la seconde* de *la vie*. D'autre part, et bien entendu, toute vie monacale et contemplative, en bref toute vie mystique, serait dépourvue de toute signification véritable si l'homme ne portait réellement en lui ce germe dont l'éclosion lui permet, à la faveur d'une nouvelle naissance, de naître à lui-même. Que toute la mystique de Maître Eckhart soit centrée sur la naissance éternelle de Dieu en nous, sur la nouvelle naissance, comme le constate Jeanne Ancelet-Hustache ne doit donc pas nous étonner. Et je ne vous étonnerai pas non plus en vous disant qu'il en va de même dans nombre de mystiques orientales. Ainsi par exemple dans le bouddhisme Mahâyâna qui désigne la « *nature de Bouddha* » – c'est-à-dire la nature spirituelle que nous possédons tous de manière virtuelle, c'est-à-dire « l'esprit » – sous la forme d'une « *graine d'éveil* » ou mieux encore grâce à un mot très compliqué qui signifie précisément « *l'embryon de celui qui vient* ».

Mais revenons donc un instant sur la métaphore, ou l'analogie des métamorphoses animales. Étonnamment, ces métamorphoses informent sur la seconde naissance, et elles aident à la concevoir de *manière juste*, autant en raison de leurs *ressemblances* avec celle-ci qu'en raison de leurs *différences*. Ainsi, dans le registre de la ressemblance, nous savons que les métamorphoses animales n'engendrent pas *un autre être*, mais *le même* et ceci malgré que sa nature soit maintenant radicalement autre. Il y a aussi que l'imago bénéficie d'une vie extraordinairement *différente* de celle de la larve et qu'il vit maintenant dans un *tout autre milieu*. Quittant, par exemple, le monde souterrain pour vivre en surface, le monde aquatique pour le monde terrestre ou la terre pour le monde aquatique, ou l'eau et la terre pour le monde de l'air, etc. Or, on observe aussi un changement de milieu comparable lorsque l'homme se défait de son conditionnement bio-psychique pour s'ouvrir à sa condition spirituelle. Il y a aussi dans le monde animal ce phénomène de la « *néoténie* » faisant que si des larves se reproduisent, elles ne donnent jamais naissance qu'à des larves qui resteront immatures. Seuls les imago engendrent des larves qui se métamorphoseront. Or on observe exactement la même loi dans le genre humain. Mais je n'ai, hélas !, guère le temps d'expliquer cela plus avant. D'autant qu'on observe, d'autre part, *deux différences absolument essentielles*, que je ne me

pardonnais pas de n'avoir pas signalées. Une telle omission serait en effet susceptible d'entraîner des erreurs de compréhension extrêmement dommageables. Je veux dire ceci.

Tout d'abord, il convient de garder présent à l'esprit l'évidence faisant que toutes les métamorphoses animales s'inscrivent forcément dans l'espace et dans le temps et ceci tout au long de leur parcours. Elles ont *un début* et *une fin*. Et elles libèrent un être certes achevé et parfait, mais qui n'en est pas moins *destiné à mourir*. L'imgo est en effet un *être fini*, un être qui ne sort pas du monde de la *finitude*. Or donc, il en va de façon toute différente de la seconde naissance humaine. Bien sûr, elle commence *dans le temps*, elle a un début que l'on peut *situer et dater*. Cependant, l'être qu'elle met au jour, du fait même qu'il participe à la nature divine et éternelle à laquelle il se prête, cet être n'est certainement plus fini, mais *infini*. Du moins tend-il à le devenir. Par où cette naissance ne doit jamais être comprise comme un événement instantané, ni même momentané, mais comme un événement *progressif* qui se déroule dans la *continuité* et qui ne connaît *pas de fin*. Du fait de sa définition même, cette naissance n'est jamais acquise, jamais passée, jamais faite, mais toujours à venir, toujours à faire. « *Jamais derrière* », « *toujours devant* », comme disait le grand Zundel. De là l'humilité sans mesure de tous les grands mystiques.

La deuxième divergence que je désirais exposer est tout aussi capitale. Car les transformations animales, ou végétales, *ne sont pas libres*. Le têtard n'a pas la liberté de refuser de se transformer en grenouille, ni non plus le gland de devenir chêne. *Leur métamorphose leur est strictement imposée*. Or ce n'est absolument pas le cas de la deuxième naissance, laquelle par essence est un événement absolument *libre*. Un événement nullement *imposé*, mais seulement *proposé*. Et il y a là un trait qui, entre autres, mais plus fondamentalement que bien d'autres, différencie sans ambiguïté la seconde naissance de notre naissance biologique. Car celle-là, vous en conviendrez, nous a certes été donnée, mais de *manière imposée*. Du moins, n'avons-nous eu en rien la liberté de la refuser. Alors qu'au contraire, *nous pouvons par contre refuser* très efficacement, voire définitivement, de naître une nouvelle fois. Et c'est bien là ce que, la plupart du temps, nous faisons tous, - n'est-ce pas ? - ne serait-ce, par exemple, qu'en nous mettant avec prédilection dans des situations où notre avènement s'avère improbable et même impossible.

Cette *question de la liberté*, dès lors que l'on traite de l'esprit, est véritablement capitale. Car la *seconde naissance* nécessite, absolument, le consentement conscient, définitif et parfaitement libre de l'âme à l'esprit. Sans ce *consentement totalement libre* de la personne à celui qui, en elle, est plus grand qu'elle - et aussi plus réel qu'elle, puisqu'il préfigure son imago - on ne saurait valablement parler de nouvelle naissance. Et je rappelle qu'il s'agit là d'un processus sans fin. Raison pour laquelle ce consentement doit être sans cesse renouvelé, réitéré.

Or donc, vous l'avez peut-être déjà pressenti, un tel consentement, qui engage librement, totalement et sans réserve le tout de l'être, ne peut être donné à nul autre qu'à *l'amour*. Et vous avez raison, car l'esprit et l'amour sont *un seul et même être*. L'équation est déjà vraie théologiquement parlant, au sein même de la Trinité divine, mais elle est vraie aussi

anthropologiquement parlant, au cœur même du ternaire humain. Mais de tels sujets sont trop vastes pour être abordés dans le cadre de cette troisième partie. Je terminerai celle-ci en me permettant tout d'abord d'insister sur deux traits fondamentaux de la seconde naissance, telle qu'elle est comprise par le christianisme originel. Ces deux traits la distinguent clairement de la conception de la seconde naissance inhérente au baptême catholique actuel.

Le premier trait est que par l'effet de cette bienheureuse naissance, pour autant bien sûr qu'elle soit vraie, le composé humain, même si cela ne se voit pas change de composition, de structure : il passe d'une *condition ancienne, duelle et limitée*, où il n'est que corps et âme, à une *condition nouvelle, ternaire et illimitée*, où il est tissé de corps d'âme et d'esprit. L'esprit devant être ici entendu au même titre que le corps et l'âme, et même bien plus encore, comme une dimension essentielle de l'être humain. Comme une dimension absolument nécessaire à sa définition.

Le second trait est justement dans la portée *ontologique* de cette modification de structure. C'est là un aspect particulièrement délicat à réaliser. Considérons, en effet, aujourd'hui un homme qui vient à l'église recevoir le baptême. Ce sacrement, nous le savons, symbolise et réalise (en théorie au moins) la nouvelle naissance. Pour nous, comme pour le baptisé, il n'y a pas l'ombre du moindre doute : homme il était avant, homme il est après. Certes, il a quelque chose en plus, l'esprit, mais qui est ici conçu et vécu, sous l'angle de son humanité, comme étant de l'ordre de *l'avoir* et non de *l'être*. Comme étant donc, en définitive, de l'ordre de l'accessoire, puisqu'il ne confère à l'homme, ni son humanité, ni son immortalité, puisque son âme a été créée précisément immortelle. Permettez-moi de recourir à une imagerie connue : il en va ici de l'esprit comme du persil sur les pommes de terre, comme de la chantilly sur les fraises. Pommes de terre elles sont avant, pommes de terre elles sont après, fraises avant, fraises après. Or donc, vous avez compris que l'anthropologie ternaire affirme totalement autre chose : elle dit qu'il est aussi impropre de considérer l'être d'avant le baptême comme étant un homme, au sens plein du mot, que de considérer une chenille comme un papillon, ou un gland comme un chêne. Il nous faut réaliser cela.

Je voudrais, enfin, comme pour illustrer et résumer ce qui vient d'être dit sur la seconde naissance, proposer à votre méditation deux citations qui, pour venir de deux penseurs préoccupés par des problématiques très lointaines, creusent selon moi dans une même direction. Le premier extrait est tiré de *L'herméneutique du sujet* de Michel Foucault. Il définit la spiritualité comme étant : « *la recherche, la pratique, l'expérience par les quelles le sujet opère sur lui-même les transformations nécessaires pour avoir accès à la vérité* »

Le second extrait, pris dans *Émerveillement et pauvreté* de Maurice Zundel, avec un vocabulaire différent, donne une même définition de la spiritualité. Ecoutez :

« *L'homme se définit à partir de ce qu'il ne tient pas de sa naissance. Il doit créer lui-même tout ce qui fait de lui un homme. La spiritualité se définit, se constate, s'expérimente à partir du moment où nous découvrons que nous ne pouvons pas en rester à l'état que nous tenons de notre première naissance, mais que nous avons à passer par la nouvelle naissance dont parlait Jésus à Nicodème* »

Mais voici qu'il est temps que nous accordions quelque attention au troisième « fondamental » de l'anthropologie ternaire du premier christianisme.

IV – Immortalités essentielle et conditionnelle:

Le domaine de la mort offre à l'anthropologie sociale un terrain d'investigation parmi les plus riches qui soient. Mais il est aussi l'un des plus traîtres et les plus minés, puisqu'en son sein, quand bien même l'optique heuristique serait restreinte à une seule civilisation, une seule religion, une seule philosophie, voire à un seul homme, il est habituel que *le même mot* serve à signifier *des réalités absolument différentes*, ou bien que *la même réalité* soit désignée par des *mots tout aussi différents*. Il y a là une difficulté dont il est important d'être conscient, à défaut de quoi on peut être victime de contresens considérables. Or donc, tel est le cas du mot « mort » dans la Bible et dans le Nouveau Testament. Celui-ci y est, en effet, employé pour désigner deux morts extrêmement différentes les quelles sont en rapport étroit avec les deux naissances et les deux vies consécutives que distingue l'anthropologie ternaire. La thanatologie de l'Evangile dérive de son anthropologie et il ne saurait en aller autrement : la vérité ne se contredit pas. Ce qui n'empêche nombre de lecteurs, voire même des théologiens, de comprendre de travers la distinction des deux morts. Elle est pourtant limpide. Pour bien la voir et bien l'entendre, il suffit de se remémorer les grandes affirmations de l'anthropologie ternaire. Je dirai les choses ainsi.

Il y a pour l'homme deux manières de participer à la vie : le *mode mineur* et le *mode majeur*. On accède au premier par la première naissance, la naissance « biologique » dite aussi « naturelle ». Nous le savons la vie, par elle conférée, est une vie : *obligée, relative, partielle* et *temporaire*. Elle donne vie à un être fait de corps et d'âme seuls, c'est en cela, nous le savons, qu'elle est *partielle*. Elle est, bien sûr, affectée par la mort « biologique », dite aussi parfois « naturelle » (même s'il elle est accidentelle !). Il est commode d'appeler cette mort « *première mort* », ce que nous ferons. Celle-ci affecte la vie biologique en ce qu'elle détruit le corps, du moins dans sa part physique. Elle affecte cette vie, mais ne la termine pas : la vie naturelle ainsi comprise n'est pas temporaire en ce qu'elle s'achèverait par la première mort. Car, cette mort, elle la traverse, elle continue après elle. La vie naturelle de l'anthropologie ternaire est temporaire, ou momentanée, en ce que si elle est laissée à ses propres forces, si elle n'est pas relayée par la seconde naissance, si elle n'est pas fécondée par l'esprit, alors elle est vouée à disparaître, à disparaître totalement dans une autre mort que l'usage désigne comme la « seconde mort ». Cette « seconde mort », qui achèvera toute vie naturelle non fécondée par l'esprit, le vocabulaire le dit, n'est donc pas la première et alors même qu'elle peut se décider avant, elle ne s'actualisera qu'après. Il faut donc bien voir ceci : dès lors qu'elle doit se terminer, la première vie ne s'achève pas à l'occasion de la première mort, mais de la seconde.

Mais revenons sur cette « première mort » : elle est comme la première vie, savoir : *obligatoire, relative, partielle* et *temporaire*. Elle est *obligatoire* en ce que tout le monde y

passé, alors que la seconde mort est une sanction, ou une conséquence, réservée à quelques uns seulement. Elle est *relative* parce qu'elle n'est une mort que du point de vue du corps et parce qu'en définitive elle ne supprime pas la vie. *Partielle* parce qu'elle n'affecte pas la *totalité* de l'être qui, malgré elle, pourra se déployer. *Temporaire* enfin parce qu'elle n'affectant en rien l'éternité.

Caractérisons maintenant la fameuse et terrifiante « seconde mort ». De même que la « première mort » n'est pas le terme de la vie donnée par la *première naissance*, la « seconde mort » n'est pas le terme de celle donnée par la *seconde naissance*. Mais elle est comme cette dernière : *libre, absolue, totale et éternelle*. *Libre* parce qu'elle peut être évitée par le libre choix de naître une seconde fois, par le libre choix d'accepter de participer à la vie sur le *mode majeur*, celui de l'éternité. *Absolue*, parce qu'elle supprime absolument la vie (ceci contrairement à ce qu'affirme l'anthropologie catholique romaine, nous y reviendrons). *Eternelle*, parce que définitive et donc éternelle, non dans son existence, mais dans ses conséquences.

De distinguer ces deux morts, ainsi que nous venons de le faire à la lumière de l'anthropologie tripartite, permet déjà de lire l'Écriture à une toute autre profondeur. Mais, en vue de parvenir à une compréhension encore plus claire et rigoureuse des rapports liant la mort et l'immortalité, - ou la mort et l'éternité, c'est la même chose -, dans le premier christianisme, je vous propose de partir de saint Augustin. Procéder ainsi permettra de plus de bien apercevoir que la manière de concevoir et « qualifier » chacune des deux morts que nous connaissons dépend étroitement du paradigme anthropologique de référence : matérialiste ou non, dualiste ou ternaire.

Le saint évêque de Carthage qui avait intensément réfléchi à la condition de l'homme face à la mort a choisi, en définitive, de différencier *trois possibilités*. Puis-je vous demander toute votre attention car la distinction de ces trois possibilités, pour comprendre la condition soit mortelle, soit immortelle de l'être humain, s'avère, en tous points, essentielle.

Dans la distinction qui suit, saint Augustin ne pense pas en termes de « première » ou de « seconde mort ». Oublions donc celles-ci pour l'instant. La question que se pose l'auteur des *Confessions* est de savoir si l'homme est, ou sera, obligé un jour de mourir au sens propre du mot, entendons de disparaître totalement et définitivement, que cela soit au moment de la première, ou de la seconde mort, ou d'une autre mort, quelle qu'elle soit.

Dans cette perspective, le mémorable carthaginois fut conduit à distinguer trois cas qu'il désigna par les trois expressions emblématiques que voici : « *Non posse non mori* », puis : « *Non posse mori* » et enfin : « *Posse mori, posse non mori* ». Il s'agit, plus concrètement, des trois cas que voilà :

- **Cas 1** : « *Non posse non mori* » ce qui signifie : « *Je ne peux pas ne pas mourir* » et donc : « *Je dois mourir, je dois disparaître* ».

- **Cas 2** : « *Non posse mori* » ce qui signifie : « *Je ne peux mourir* » et donc en conséquence : « *Je suis immortel et obligé de l'être, je n'y peux rien* ».
- **Cas 3** : « *Posse mori, posse non mori* » ce qui signifie : « *Je peux mourir, ou ne pas mourir* », donc : « *Je peux, si je le désire, être immortel* ».

Il est absolument indispensable de distinguer très clairement ces trois conceptions de la vie regardée dans la perspective de la mort.

La première conception, soit : « *Je dois mourir* », nie l'immortalité. Le plus souvent, elle nie même la survie après la mort du corps. En ce cas qui est le plus courant, elle affirme donc que la mort biologique fait retourner l'homme au néant d'où il vient.

La seconde conception, soit : « *Je dois vivre* », je suis immortel et ceci bien que je doive passer par la première mort, celle du corps. Et même si je vais à la seconde mort, celle de l'âme. Cette conception affirme que l'immortalité est pour l'être humain une condition « obligée ». Elle est comme inhérente à sa nature. Cette immortalité est dite classiquement « naturelle », « essentielle », voire « substantielle ».

La troisième conception enfin, celle qui dit : « *J'ai le choix* ». Cette conception dit de l'immortalité humaine qu'elle est seulement une « possibilité », une « éventualité ». Certes, une éventualité aussi cruciale et essentielle que le papillon l'est pour la chenille, ou l'arbre pour la graine, mais *une éventualité seulement*. L'immortalité est ici conçue comme seulement « proposée » à l'homme, et non pas « imposée ». Ce cas est celui de l'immortalité dite « optionnelle », « conditionnelle », ou « gracieuse ».

Je viens vous le voyez, de mettre l'accent sur la distinction des « trois immortalités », soit « l'absente » (il n'y a pas d'immortalité, l'être humain n'est pas immortel) « l'obligée » et, enfin, la « conditionnelle ». Cette distinction est, en effet, une lampe particulièrement précieuse pour bien comprendre la Bible et le christianisme ancien et aussi en quoi l'actuel est profondément différent de ce dernier. Elle permet aussi de situer de manière limpide différentes manières de concevoir les deux morts dont nous venons de parler. Voyons cela.

L'immortalité « absente » ou « nulle », celle du **Cas 1**. Elle est celle de l'anthropologie dualiste moderne *dans sa version scientifique, agnostique ou athée*. Selon cette perspective, l'homme n'est nullement immortel, il vit une fois, corps et âme, et meurt de sa « belle mort », la mort biologique, laquelle est unique et n'a pas à se répéter. Le tout de l'homme étant « corps et âme », cette mort tuant le tout, est une mort *absolue, totale* et *définitive*, mais aussi *obligée*.

La conception suivante, celle de l'immortalité « naturelle », ou « obligée », celle du **Cas 2**. Elle appartient au christianisme revisité par la philosophie grecque. Elle est celle du thomisme et donc du catholicisme romain. Bien entendu, cette dernière conception authentifie les deux morts scripturaires dont nous avons parlé. Elle comprend la première mort dans son

sens classique de mort biologique. Mais on remarquera, qu'à la différence de la conception athée précédente, elle la conçoit comme *relative, partielle*, et au plus *momentanée* puisque, selon elle, son effet sera effacé par la résurrection. L'âme, elle, est ici conçue comme immortelle par nature, comme incurablement immortelle. De là vient que cette conception ne peut comprendre la « seconde mort » - la mort sanction, celle qui sera prononcée au Jour du Jugement dernier à l'encontre des damnés – en tant que *mort absolue, totale et définitive*. En conséquence, pour elle et donc pour le catholicisme actuel (mais aussi pour nombre de protestants et d'orthodoxes) la seconde mort ne peut être qu'une *mort symbolique*, une mort incapable de tuer l'homme, et qui donc forcément le laisse en vie. Celui-ci étant, par nature, qu'il le veuille ou non, immortel.

Reste la dernière possibilité définie par saint Augustin, donc la conception formant le **Cas 3**. Cette conception qui, je ne vous le cacherais pas, forme pour moi le seul cadre de réflexion valable puisqu'il n'est autre que celui proposé par l'anthropologie ternaire évangélique. Dans cette troisième conception, nous l'avons dit, l'homme n'est plus immortel par essence : sa première naissance ne le pourvoit, en effet, que d'une nature « corps et âme » et, par suite, d'une vie seulement biologique ou naturelle dont nous savons qu'elle est *relative, partielle, momentanée*, et donc « mortelle ». Selon l'Evangile et saint Paul cette vie naturelle, à défaut de se dépasser elle-même en s'ouvrant à l'esprit, est par elle-même dépourvue de toute valeur. Ce qui ne l'empêche d'être plus précieuse que l'émeraude, le rubis, le saphir et le diamant réunis, puisqu'à *défait d'être né une première fois, nul ne peut naître une deuxième fois* et recevoir ainsi en partage la vie absolue et éternelle qui est celle du Royaume des cieux.

Voici, du moins je l'espère, que nous connaissons mieux les fondamentaux de l'anthropologie ternaire considérés en eux-mêmes. Je ne saurais assez vous demander de réfléchir à ce que signifie de concevoir la vie, et de vivre, à la lumière de telles lampes. Je ne saurais assez vous suggérer d'essayer, au moins quelques jours, de mener votre vie quotidienne sous un tel éclairage. Quant à la conférence de cet après midi, elle traitera des mêmes fondamentaux ternaires, mais considérés cette fois sous leur angle scripturaire et historique spécifiquement chrétien.